

L'école des études russes de Budapest

Par György Bebesi

Docteur habilité en histoire

Maître de conférences

Département d'Histoire moderne

Université de Pécs

À l'occasion des anniversaires, il est de tradition d'établir un bilan des objectifs, des résultats et de tracer quelques perspectives pour l'avenir. En matière d'études russes en Hongrie, ce bilan a été dressé par le professeur Gyula Szvák, un grand connaisseur des études russes en Hongrie, dans l'ouvrage « Notre russistique » (*A mi Ruszisztikánk*)¹. Le livre a paru en 2015 à l'occasion du 20^e anniversaire de la fondation du Centre d'études russes de l'Université ELTE de Budapest et du 25^e anniversaire de l'Institut de la russistique hongroise. Comme il le note dans son introduction : « Ce tome [...] rend compte, à un moment figé, d'un long processus de construction. Il est représentatif, car il démontre la situation des études russes en Hongrie et au sein du Centre d'études russes de l'Université ELTE ».

Il explique que les chercheurs du « sujet russe » n'ont jamais été à l'aise dans l'historiographie hongroise pour des raisons historiques et politiques, mais que certains aspects de l'histoire des sciences ont également exercé une influence considérable. L'étude de l'histoire universelle en Hongrie a commencé seulement dans les années 1940 et ce sont surtout les États de l'Europe occidentale que ces recherches ont d'abord ciblés. La recherche sur l'histoire russe et soviétique n'a connu ses débuts qu'après la Seconde Guerre mon-

diale. On s'est en premier lieu intéressé à l'histoire des relations russo-hongroises et on commencé à traiter l'histoire russe par de grandes synthèses. Par conséquent, les recherches russes n'avaient pas de centre jusqu'au changement de régime.

Cette situation a changé avec la fondation de l'Institut de la russistique hongroise, puis avec celle du Centre d'études russes. Ces institutions sont devenus des forums convenables pour la recherche scientifique. Il a alors été possible de construire une infrastructure institutionnelle et intellectuelle qui a permis la naissance d'une nouvelle génération de russisants. Des possibilités de publication ont vu le jour avec les *Livres russistiques*, les *Cahiers soviétiques* et les *Cahiers post-soviétiques*. Il a en effet fallu reconstruire un savoir en raison de l'engagement idéologique qui prévalait jusqu'alors. Ainsi on a puisé dans la meilleure tradition de l'historiographie russe et « on a réalisé [avec elle] un dialogue » critique. L'évolution de l'Institut a été caractérisée par le fait qu'au lieu de la recherche de réponses aux questions globales, l'accent a été mis sur les analyses basées sur les sources. Cette activité a eu des résultats considérables : l'écriture d'une nouvelle grande monographie sur l'histoire de la Russie par un groupe de chercheurs, la publication de nouveaux ouvrages sur la maison Romanov, sur le Goulag et la publication de sources russes en hongrois.

Au cours de son histoire, l'Institut a connu une évolution structurelle. En 2003, a été créée une équipe de recherche en russistique au sein de l'Académie hongroise des sciences. Celle-ci a publié 51 livres, 4 thèses de doctorat et 133 études en neuf ans, grâce à une coopération étroite avec l'Institut. En 2010, a été créé un master en études russes au sein de l'Université ELTE qui attribue aux diplômés une mention de

¹ SZVÁK Gyula (dir.), *A mi Ruszisztikánk. Tanulmányok a 20/25. évfordulóra*, Budapest, Russica Pannonicana, 2015.

spécialiste de la Russie. La version internationale de cette formation en coopération avec des universités russes a vu le jour en 2013. À partir de 2010, un programme d'études russes accueille les doctorants au sein de l'École doctorale en histoire de ELTE, ce qui représente un nouveau degré de la formation universitaire.

Un atelier consacré à l'étude de l'histoire universelle doit être présent dans la vie académique internationale. Les Académies des sciences hongroise et russe ont établi ensemble un comité mixte d'histoire dont la section hongroise est présidée par le professeur Szvák. Le haut niveau de coopération est illustré par le grand nombre de colloques, de publications, de citations, de postes au sein des comités de rédaction des revues scientifiques, etc. Par conséquent, l'Institut est incontestablement présent et reconnu dans l'univers international des recherches russes.

En Hongrie, plusieurs établissements mènent des recherches dans le même domaine avec lesquels l'Institut maintient une bonne relation. Ainsi, plusieurs chercheurs et enseignants de la sphère universitaire issus de ces lieux participent au travail commun. Dans son étude, le professeur fondateur de l'Institut énumère et présente brièvement ses proches collaborateurs qui contribuent à l'activité de l'établissement.

En premier lieu, il mentionne Tamás Krausz qui participe à la vie de l'Institut dès l'origine. Il s'occupe de l'histoire russe contemporaine et fait des efforts considérables pour renouveler cette discipline peu populaire en Hongrie. Krausz doit également affronter la russophobie présente dans le pays, mais essaye de présenter l'époque de Lénine et de Staline d'une manière novatrice. Récemment, il a étudié les crimes de guerre commis par les troupes d'oc-

cupation hongroises en Union soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale, un sujet sensible qui provoque de vifs débats.

Dans l'ouvrage qui nous intéresse ici, Krausz évoque le même sujet avec son coauteur régulier, Éva Mária Varga. Leur étude intitulée « Le génocide cachée : les troupes d'occupation hongroises en Union soviétique » (*Az elhallgatott népirtás: magyar megszálló csapatok a Szovjetunióban*, pp. 295-328) utilise les documents d'archives russes concernant des procès lancés contre les généraux hongrois en 1947. L'enquête contre ces officiers a été réalisée avec la coopération des autorités hongroises, mais les détails de ces opérations sont peu connus en raison de sources lacunaires. La validité des recherches est confirmée par les décisions du parquet général militaire en 2002 et 2003, selon lesquelles les procès menés contre les 21 officiers hongrois « étaient fondés et légaux », et la possibilité de réhabilitation exclue (pp. 301-302). Les événements donnant la base de ces affaires sont longtemps restés inconnus de l'opinion publique soviétique et hongroise, c'est pourquoi les auteurs parlent « des décennies de silence ». On présente également la nature et l'étendue des crimes en précisant que la lutte contre les partisans soviétiques était souvent le prétexte pour les soldats hongrois à commettre des pillages, des viols et des assassinats (p. 324). À la fin de leur travail, ils ajoutent que les actions similaires de l'Armée rouge devraient également être révélées, ainsi leur recherche est le premier pas vers la découverte mutuelle de ce passé douloureux.

Le rédacteur du volume, Gyula Szvák, évalue sa propre activité avec objectivité et modestie. Lors de sa carrière, il a essayé de préciser la particularité de l'histoire russe. Les résultats de cette activité ont été publiés en 2006 dans un livre portant le

titre « La place de la Russie en Eurasie » (*Oroszország helye Euráziában*). Selon lui, au-delà des récits traditionnels, il faut utiliser de nouvelles approches lors de la recherche, comme la microhistoire. Ses résultats sont reconnus : certains de ses ouvrages ont été publiés en Russie. Mais il a aussi écrit à la demande des Oxford University Press. Il a dirigé la rédaction d'une vingtaine d'ouvrages afin de constituer un forum de publications pour les chercheurs du même domaine.

Un autre collaborateur de l'Institut est Sándor Szili, qui a investi deux axes de recherche principaux. D'une part, il étudie les conceptions historiques de la prise de la Sibérie à travers l'analyse historiographique des ouvrages des historiens russes et soviétiques. D'autre part, il s'occupe de l'histoire de la Rus de Kiev et de la Grande principauté de Moscou où plusieurs détails des relations russo-hongroises ont été relevés grâce à son travail. Il contribue d'une manière considérable à la traduction et à la publication des sources russes de l'époque, par exemple son ouvrage intitulé « La question normande dans l'histoire russe » (*Normann kérdés az orosz történelemben*) est un chef-d'œuvre du genre.

Au sein du livre présenté, Szili publie un travail portant le titre « La question de l'apparition du mot kagan dans l'utilisation de titres des souverains de Kiev au XI^e siècle » (*A kagán szó előfordulásának kérdéséhez a 11. századi kijevei uralkodók címhasználatában*, pp. 71-90). Selon lui, il y a quatre points de vue par rapport à cette question qu'il étudie. Après analyse linguistique, étymologique, historique et philosophique des sources russes, latines, grecques ainsi que de la littérature russe, allemande et anglaise, il conclut que les princes Vladimir et Jaroslaw ont dirigé seuls la Rus de Kiev. L'utilisation du titre

kagan prouve qu'ils se considéraient supérieurs aux autres princes russes.

Un des membres fondateurs de l'Institut est Filippov Szergej dont le domaine de recherche est l'histoire ecclésiastique, culturelle et intellectuelle du XIX^e siècle. Son ouvrage principal, « Les changements de forme de l'idée russe. Le conservatisme, le libéralisme, le radicalisme russe » (*Az orosz eszme alakváltozásai. Az orosz konzervativizmus, liberalizmus, radikalizmus*) est souvent utilisé dans l'enseignement supérieur. De plus, il réalise une activité de correction linguistique et stylistique par rapport aux œuvres publiées par l'Institut, et contribue ainsi au niveau élevé de ces publications.

Il publie dans ce volume « Les assassins au cœur tendre. La justification de la terreur politique en Russie pendant le dernier tiers du XIX^e siècle » (*A lágyszívű gyilkosok. A politikai terror igazolása Oroszországban a 19. század utolsó harmadában*, pp. 197-216). Il analyse les éléments de l'idéologie de la première organisation terroriste moderne, *Narodnaïa Volia*. Après un parcours historique retraçant les événements les plus importants liés à l'organisation, il identifie les arguments d'autojustification, notamment la vengeance, l'auto-défense forcée et la justice. Par ces idées, on essaye de justifier les actions violentes du mouvement même pour ses membres : « Les terroristes forment des détachements de garde pour défendre les ouvriers » (p. 214) ou « les assassinats politiques constituent la réalisation actuelle de la révolution » (p. 215). En même temps, l'auteur remarque que la terreur devient incontrôlable et contribue à un tournant conservateur dans la vie politique russe.

Zoltán Sz. Bíró est également un membre de l'Institut depuis le premier moment.

Il étudie le libéralisme russe et a publié notamment deux livres, « Le retour de la Russie » (*Oroszország visszatérése*) en 2008 et « La Russie : des années critiques » (*Oroszország: válságos évek*) en 2002. De nos jours, il est considéré comme un spécialiste de la Russie, il publie des articles dans plusieurs périodiques sur les problèmes actuels de l'histoire russe contemporaine.

Dans le recueil qui nous intéresse, son étude porte le titre « La Russie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle : la structure et les éléments les plus importants du régime politique » (*Oroszország a 19. század második felében: a politikai rendszer szerkezete s legfontosabb eleme*, p. 123-143). Selon l'auteur, la Russie est une monarchie autoritaire, même au début du XX^e siècle, car l'adoption d'une constitution affronterait la nature divine traditionnelle du souverain. Le pouvoir du tsar n'est réglé que par le droit coutumier jusqu'au règne de Pierre I^{er} le Grand, il n'est décrit précisément qu'en 1716. Les compétences du tsar ne sont pas limitées juridiquement à l'époque. En même temps, il y a une certaine évolution, car les lois sont publiées en 1835 en 45 tomes sous le titre *La collection complète des lois de l'empire russe*. Ensuite, l'auteur présente les institutions publiques créées lors du XIX^e siècle et remarque que les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire commencent à se séparer (p. 143).

Un des collaborateurs les plus importants de l'Institut est László V. Molnár qui s'occupe des relations russo-hongroises aux XVIII^e et XIX^e siècles. Son étude publiée dans ce livre « Un savant "hungarus" au service de deux tsars, Mihály Balugyánszky, 1769-1848 » (*Egy „hungarus” tudós két cár szolgálatában, Balugyánszky Mihály, 1769-1847*) présente un diplo-

mate hongrois relativement peu connu qui a contribué aux efforts de modernisation d'Alexandre I^{er} et de Nicolas I^{er}. Le savant hongrois part pour Saint-Petersbourg en 1803 où il joue un rôle important dans la vie universitaire et juridique russe de l'époque. Il devient le professeur de l'École normale supérieure de Saint-Petersbourg et publie plusieurs ouvrages d'économie. Il participe à l'élaboration du premier plan constitutionnel dans lequel il conseille l'établissement d'un système bicaméral. Il donne des conférences historiques et juridiques pour les grands-ducs. Ensuite, il organise le fonctionnement de l'École normale supérieure pédagogique de Saint-Petersbourg dont il sera le premier recteur. Pour son travail, il reçoit plusieurs décorations et une rente viagère de 3 500 roubles de la part de l'État russe. La biographie présentée par V. Molnár éclaircit plusieurs détails jusqu'ici inconnus des relations russo-hongroises.

Le membre le plus jeune de l'Institut est Gábor Gyóni qui a soutenu sa thèse de doctorat à Iekaterinbourg en 2007 dans laquelle il étudie **l'évolution des théories du pays d'origine hongrois**. Il s'intéresse également à l'histoire de la Novgorod médiévale et aux changements ethniques en Russie.

Son article intitulé « Oleg Svyatoslavich : ruptures et choix de valeur » (*Oleg Szvajtoszlavics: törésvonalak és értékvalasztások*, pp. 91-103.) retrace les luttes de deux grands-ducs, Vladimir Monomakh et Oleg Svyatoslavich. Ce combat dépasse le niveau de la simple rivalité personnelle, car les systèmes d'alliance et les stratégies géopolitiques formés pendant cette époque-là influencent l'évolution historique de la Rus. D'une manière descriptive, il présente les détails de ce combat, ensuite, il expose l'évolution historiographique du souvenir d'Oleg. Dans sa conclusion, il re-

marque que malgré le fait qu'Oleg subisse des échecs dans la plupart de ses campagnes, son héritage politique se révèle décisif dans l'histoire de la Rus.

Le volume contient également les contributions d'autres chercheurs qui collaborent avec l'Institut régulièrement. Elles sont classées en cinq parties dont la première est constituée de trois études. La première est celle de Gyula Szvák présentée déjà ci-dessus. La deuxième est écrite par Alexandra Medzibrodzky sur les théories des races « Les slaves "aryens" et les moscovites "touraniens" : la théorie de F. Douchinsky et son écho critique » (*Az „árja” szlávok a „turáni” moszkoviták: F. Duchinsky teóriája és kritikai visszhangja*, pp. 35-46). Selon la théorie de Douchinsky, les Ukrainiens et les Polonais sont de vrais slaves « aryens », tandis que les Russes sont des touraniens. Cette approche reçoit un nombre de critiques au fil du temps, dont certaines sont présentées par M^{me} Medzibrodzky. La troisième contribution est réalisée par Szabolcs Suhajda sous le titre « Tendances de l'historiographie russe au miroir des années passées. L'activité de rédacteur en chef de Andrey Medouchevskiy à la tête de Rossiskaya Istoriya » (*Tendenciák az orosz történetírásban az elmúlt évek tükrében. Andrej Medusevskij főszerkesztői tevékenysége a Rosszjiszka-ja Isztorija élén*, pp. 47-67). Medouchevskiy était le rédacteur en chef d'une des revues historiques russes les plus importantes quand il a quitté son poste en 2012. L'analyse de son activité montre également la nature de l'historiographie russe. Dans son programme, le rédacteur définit trois grands axes de recherche : la révolution de 1917, la collectivisation entamée en 1929 et la privatisation des années 1990. Selon Suhajda, Medouchevskiy avait l'intention de transformer l'histoire en une science

appliquée capable de donner des réponses pour les questions actuelles. Lors de son observation, l'auteur mentionne que ces époques historiques sont mieux exposées dans la revue qu'auparavant, comme par exemple le XIX^e siècle ou la période des révolutions. Cependant, le rédacteur met l'accent sur une approche politico-juridique qui incite à de vives critiques de la part de ses collègues s'intéressant également à d'autres domaines marginalisés. Cette rupture a contribué à ce qu'il quitte son poste ; son activité n'améliorant pas la réputation de l'historiographie russe.

La deuxième partie du livre contient des études consacrées aux époques plus récentes (Moyen Âge et XVIII^e siècle). Celles de Sándor Szili et de Gábor Gyóni sont déjà présentées. La troisième est réalisée par Orsolya Szaniszló et intitulée « Le début de l'intégration sociale des femmes après les réformes de Pierre le Grand » (*A nők társadalmi integrációjának kezdete a péteri reformok nyomában*, pp. 104-119). En analysant les femmes nobles de l'époque, elles présentent l'évolution de leur situation. Leur liberté de mobilité et d'habillement devient bien plus grande grâce aux ordonnances de Pierre le Grand. Les réformes lancées du niveau supérieur contribuent à l'expansion de nouvelles coutumes occidentales, comme par exemple la présence des femmes aux événements sociaux. Ce changement est la source de la naissance de la vie sociale active dans laquelle les femmes jouent un rôle central.

Le troisième chapitre du volume est composé de cinq articles. Ceux de Sz. Bíró et de V. Molnár ont déjà été évoqués. Erzsébet Bodnár présente un essai consacré à l'histoire de la diplomatie intitulé « Les négociations franco-russes sur le partage de l'Empire ottoman 1807-1808 » (*Francia-orosz tárgyalások az Oszmán birodal-*

lom felosztásról 1807-1808, pp. 164-182). L'auteur cherche à déterminer si ces négociations sont motivées par un plan arrêté. Une Turquie affaiblie était dans l'intérêt de la Russie, mais l'expansion française changeait la situation. En raison de la violation d'un traité par l'Empire ottoman en 1805, l'état de guerre est déclaré en 1806. L'idée du partage de la Turquie est évoquée la première fois lors de la signature du traité de Tilsit et probablement par Napoléon. Selon Bodnár, les diplomates russes étaient réticents en raison de leur méfiance envers un voisin français. Ainsi ils ont soutenu le partage partiel dans lequel la Russie obtiendrait la Bessarabie et les deux principautés roumaines. Concernant cette question délicate, les diplomatie française et russe mènent un long duel présenté d'une manière détaillée. Après un traité signé le 9 mars 1909, les deux empereurs règlent la question lors de leur rencontre d'Erfurt en septembre 1808. La Russie reçoit les territoires souhaités sans partager complètement l'Empire ottoman. Cette solution convient parfaitement à la diplomatie russe qui exclut l'empire d'Autriche de cet accord. Ce dernier ne peut alors pas poursuivre son extension vers les Balkans. Par conséquent, la Russie remporte une victoire de grande envergure dans cet affrontement diplomatique.

L'étude de Szilvia Nagy intitulée « Véra Ivanovna Zassoulitch. Du terrorisme au marxisme » (*Vera Ivanovna Zaszulics. A „terrorizmustól” a marxizmusig*, pp. 217-231) présente la contradiction selon laquelle si le célèbre attentat de Véra Zassoulitch contribue au développement du terrorisme politique en Russie, son auteur n'est elle-même pas authentiquement terroriste. S'éloignant de l'anarchisme, elle devient marxiste. L'auteur présente la jeunesse de Zassoulitch : après avoir rejoint

un groupe anarchiste, elle commet son attentat contre le préfet de police Trepov. Lors de son procès, elle est acquittée. Involontairement, elle exerce une grande influence sur les anarchistes qui remarquent que « l'assassinat politique est le meilleur moyen d'auto-défense et l'un des moyens de la propagande » (p. 227). Après un séjour en Suisse, elle rentre pour rejoindre les marxistes. Elle contribue à la transformation de l'idéologie marxiste, initialement destinée aux ouvriers de l'Europe de l'Ouest, pour l'adapter aux conditions politiques, économiques et sociales russes. Elle traduit plusieurs ouvrages marxistes en russe ; travail pour lequel Engels lui exprime sa reconnaissance.

La contribution de Zsófia Mészáros « Dmitri Pissarev, le penseur alternatif du nihilisme russe » (*Dmitrij Piszarjev, az orosz nihilizmus alternatív gondolkodója*, pp. 183-196) analyse la vie et les idées de Pissarev. Le théoricien, journaliste de *Rousskoje Slovo* à partir de 1860, représente la branche radicale des nihilistes. Mészáros décrit l'origine et le contenu de ce nihilisme dont l'approche plus radicale est prônée par Pissarev jusqu'en 1863. Il comprend que « la révolution est encore loin » et se tourne vers les idées sociales en supportant l'idée de la protection des malheureux. Selon l'auteur, Pissarev est nihiliste du point de vue social et esthétique et rejette toutes les branches artistiques sauf la littérature réaliste. D'après lui, chacun doit travailler dans son domaine pour servir la société. Sa courte vie est extrêmement bouleversée, il tente de se suicider deux fois, il est soigné dans un asile, souffre de dépression, mais meurt noyé lors d'une randonnée à 27 ans. Ses premiers récits contribuent largement à l'évolution du radicalisme révolutionnaire.

La quatrième partie du livre est consacrée aux études soviétiques autour du tra-

vail commun de Krausz-Varga déjà présenté. On y trouve également un texte d'Ákos Fóris intitulé « La politique juive et de partisan sur le front de l'Est » (*A partizán és zsidópolitika a keleti fronton*, pp. 329-249). L'auteur présente les relations entre les mesures anti-partisanes des troupes d'occupation allemandes et hongroises et l'extermination des Juifs locaux. Étant donné que la destruction physique de ces deux groupes est l'objectif du commandement nazi, leur réalisation commune est un intérêt naturel. Le génocide est réalisé souvent sous le prétexte des attaques de bandits, de partisans ou de sabotage pour qu'on puisse la présenter comme un élément des mesures de sécurité militaire. Les troupes alliées aux Allemands, y compris hongroises, participent également à la destruction physique des Juifs. Un autre prétexte plusieurs fois évoqué pour ces actions est qu'elles sont des réactions à la déportation en Sibérie des Allemands de la Volga. Finalement, les opérations militaires lancées contre les partisans soviétiques sont souvent réalisées contre les Juifs des ghettos, car les résultats sont plus spectaculaires contre la population civile que contre les troupes irrégulières aguerries. De telles opérations sont réalisées régulièrement par les troupes hongroises. Pour conclure, l'auteur constate que « la politique anti-partisane dominée par les aspects raciaux est une priorité pendant toute la période » (p. 349).

La troisième contribution de cette partie est celle Ferenc Havas « Staline, le savant : le débat marriste » (*A tudós Sztálin: a marrizmus-vita*, pp. 268-294) et évoque un thème historique, linguistique et psychologique. La vie culturelle de l'Union soviétique est caractérisée par des débats « scientifiques » et notamment celui lié à la théorie linguistique de l'académicien géorgien-soviétique N. A. Marr. Sa particularité

est que Staline y participe personnellement dans les pages de la *Pravda* comme un savant « normal ». Il faut poser la question de la motivation de Staline, qui est omnipotent dans toutes les questions importantes. D'après les recherches de Havas, le savoir-faire scientifique est fourni par un professeur caucasien, Tchikobava, qui critique le travail de Marr depuis 1949 et est accueilli plusieurs fois par le dictateur. Un résultat intéressant de la recherche est que Staline n'est pas seulement le participant du débat, mais l'initiateur de celui-ci parce qu'il veut apparaître comme un savant. Selon Havas, la motivation principale de Staline est sa frustration, car il désire appartenir officiellement au club des savants pour pouvoir rivaliser avec l'héritage intellectuel de Lénine. Finalement, son intervention liée au débat linguistique devient l'outil de la diffusion des directives idéologiques comme on peut le lire dans la conclusion de l'auteur : « discipline et concentration de pouvoir – elles constituent de la logique en arrière-plan des débats scientifiques contrôlés par le pouvoir à l'époque » (p. 294).

La troisième étude de la partie soviétique est d'Ákos Szilágyi qui s'occupe d'une question de philosophie du pouvoir dans son article intitulé « État et formalisme » (*Állam és formalizmus*, pp. 235-267). Une des cibles principales de la « révolution culturelle » entamée en 1936 est le formalisme et Chostakovitch. Plusieurs autres artistes du formalisme deviennent les victimes de la terreur stalinienne, mais le compositeur survit à cette période critique. Le talent de certains artistes est exploité en faveur du pouvoir, mais d'autres sont exécutés. La relation entre la révolution et le formalisme est complexe, car la politique culturelle stalinienne lutte contre le formalisme, les naturalistes de la forme, et en même temps contre le naturalisme, les for-

malistes du contenu. L'avant-garde est trop autonome pour le pouvoir, ainsi la grande terreur vise l'élimination des restes du courant. Dans le cadre de celle-ci, on lance une campagne anti-formaliste qui fait plusieurs victimes. Cependant, Chostakovitch, d'une manière « magique », survit à cette difficile période, et reçoit même six fois le Prix Staline entre 1936 et 1953.

Au cinquième chapitre, on trouve des études consacrées à la linguistique et à la culture. Vu leur nature spéciale, loin de l'histoire, l'auteur du compte-rendu ne se sent pas autorisé à le présenter en détails mais par respect pour les contributeurs, il est nécessaire de les résumer brièvement.

La première est intitulée « La naissance et la disparition d'une image de Russie. Des notes pour le portrait de Pavel Florensky, le fondateur de culture » (*Egy Oroszország-kép születése és szertefoszlása. Megjegyzések Pavel Florenszkij, a kultúralapító portréjához*, pp. 353-372). Ilona Kiss étudie les méthodes par lesquelles Florensky essaye de créer une image culturelle unique de la Russie.

Erzsébet Schiller évoque un sujet littéraire dans « La Sibérie paradisiaque. L'âme russe et la captivité de guerre dans les romans de Rodion Markovits » (*Tejjel-mézzel folyó Szibéria. Orosz lélek és hadifogság Markovits Rodion regényeiben*, pp. 373-382). Deux romans de l'auteur y sont présentés : *La garnison sibérienne* et *Le train d'or*.

« Le pressentiment de l'holocauste dans les œuvres de Andrej Platonov » (*A holokauszt előérzete Andrej Platonov műveiben*, pp. 383-395) de Zsuzsanna Gyimesi analyse l'ouvrage *Le vent éboueur* d'Andreï Platonov, est une des premiers œuvres littéraires antifascistes. Comme Platonov le remarque : « la mission de la littérature est

la présentation de la vraie nature des choses » (p. 390).

Enfin, la linguiste Ildikó Pálosi, dans « Les sens mentaux du verbe venir/aller hongrois au miroir de ses équivalents mordve et russe » (*A magyar jön/megy ige mentális jelentései erza-mordvin és orosz megfelelőik tükrében*, pp. 396-408), compare les sens supplémentaires (émotionnel, mental) des verbes choisis dans les différentes langues.

Pour conclure, on peut citer de nouveau les paroles du professeur Szvák qui constate que cet atelier spécial a déjà réalisé une performance considérable grâce au travail intellectuel et scientifique développé pendant les 25 dernières années. En même temps, l'avenir de l'Institut dépend des circonstances extérieures, comme les subventions étatiques, mais surtout de la nouvelle génération d'historiens spécialisés en études russes. À ce sujet, l'auteur du compte-rendu peut confirmer que la situation est encourageante, car de nombreuses personnes, comme le présent volume le prouve, travaillent ensemble afin qu'il soit possible de rédiger à nouveau, dans 25 ans, un ouvrage similaire.